

## LA PROFESSION D'ÉCRIRE

Un danseur, un musicien sont respectés parce qu'ils pratiquent un art qui paraît inaccessible à chacun. Impossible de tricher dans la danse ou la musique. Beaucoup, par contre, pensent pouvoir écrire car la matière de l'écriture est le langage et que chacun se sent à l'aise dans l'usage des mots. Cette accessibilité rend beaucoup plus problématique l'évaluation du véritable écrivain. Ainsi, un écrivain, tant qu'il n'est pas légitimé par un succès, apparaît souvent comme une personne autoproclamée dont l'activité n'est pas motivée par une nécessité intérieure mais par le refus de s'engager dans la vie active. « Voici le plus décontracté de la ville » ou « Tout le temps en vacances ! » ou « Tu ne travailles pas, tu t'amuses » sont les réflexions qui accompagnent mon ordinaire. Les interrogations incessantes sur mes revenus d'auteur dévoilent que mes relations, incapable de juger par elles-mêmes la valeur de mon travail, se soumettent au critère financier, c'est-à-dire à une reconnaissance d'insertion purement économique.

Lorsque le talent est reconnu, les choses ne s'arrangent pas pour autant. Le talent est considéré comme une facilité. Ainsi, l'écrivain talentueux exploite sa facilité, la commercialise, bref utilise lâchement un don du ciel pour éviter de transpirer, pour se glorifier à bon compte, et toucher de l'argent sans effort véritable. Non seulement il prend du plaisir mais a le toupet de vouloir le rémunérer.

Lorsque j'explique à mes relations que je passe plus de temps à négocier mes contrats, à échanger des courriers avec mes éditeurs, à démarcher incessamment, à noter mes frais, à me dépêtrer avec les logiciels, à faire la promotion de mes livres dans les salons ou les librairies, à intervenir dans les écoles, à faire finalement le juriste, l'administrateur, le comptable, l'informaticien, le forain, l'animateur et le secrétaire que l'écrivain, ils ouvrent des yeux incrédules. Lorsque je leur dis que, dans ce fatras de réalité dont la complexité interrompt sans cesse ma création, mes moments d'écriture sont des oasis que je dégage avec difficulté, ils s'étonnent. Et lorsque j'annonce que j'aurais envie de m'isoler dans un chalet suisse, avec une femme de chambre qui s'occupe des draps et de la cuisine, un secrétaire qui pacifie l'afflux de mails, un comptable qui apaise ma relation matérielle au monde, un juriste qui adoucit les abus ordinaires des contrats, un chat qui prenne en charge mon excès d'âme, et une vue sur les neiges éternelles qui soigne mon rapport au temps, ils croient que j'exagère.

Ma chance n'est pas d'avoir un quelconque talent mais de ne pas avoir le choix. Je suis pris en charge par une vocation. Écrire est un impératif car ma singularité et son inscription dans le monde passent par l'écriture. Je suis donc soulagé de toute hésitation. C'est peut-être cet allègement de toute incertitude qui fait envie, et non cette superficielle idée de l'auteur qui s'amuse lorsque les autres travaillent.

Il n'empêche que cette vocation doit s'incarner à chaque instant dans un travail d'élaboration psychique qui n'est jamais donné, jamais acquis et toujours à renouveler. La construction d'un texte est un travail conflictuel entre le sentiment et la raison, entre l'inconscient sans limites et les limites d'un texte apte à communiquer une saveur. L'écrivain doit à la fois s'engager dans ce qu'il écrit et se distancer. Ce n'est pas un amusement superficiel, ludique et rémunérateur, mais un défi pour concilier l'inconciliable, pour fabriquer un objet porteur de tension, dans un quasi bénévolat, un quasi anonymat, additionné de toutes les difficultés concrètes et financières.

Aujourd'hui, la surproduction de livres et la soumission des médias à la publicité n'arrangent pas la situation de l'écrivain. Ces difficultés ont l'aspect positif de renforcer les vocations. Néanmoins, elles peuvent aussi écraser l'enthousiasme de l'écriture.

Nous nous identifions à notre culture, c'est-à-dire à ceux qui l'ont produite. Et nous avons raison, car, sans nos lectures, nous n'aurions pas ce réservoir qui nous permet de penser. Les écrivains ne demandent pas à être plaints ou admirés. Ils veulent simplement qu'on reconnaisse que leur travail est un véritable travail, difficile et exigeant, qui fait partie d'une chaîne, qui comprend des éditeurs, des libraires, des diffuseurs, des bibliothécaires, des professeurs de lettres, des imprimeurs, tous reconnus sans difficulté grâce à la dimension technique de leur activité et leur rémunération. Or, sans l'écrivain, absurdement considéré comme marginal, ces nobles métiers qui

l'entourent n'existeraient pas. L'écrivain est un peu dans la situation du paysan : c'est un producteur. Le paysan est aujourd'hui dévalorisé. Le paysan et l'écrivain sont tous les deux associés par le mot culture. Ils font chacun pousser des aliments, pour le corps ou pour l'esprit.

Chaque écrivain a son alchimie intérieure, inimitable et irremplaçable. Ce n'est pas un homme de série. C'est pourquoi il est difficile de s'en faire une représentation générale. Il faut savoir reconnaître son ignorance devant l'énigme de celui qui écrit, lui-même chaque matin dans l'ignorance de ce qu'il est.

*Jean-Luc Coudray*